
NOUVELLES ET MÉLANGES.

NOTE DE M. DE MOTYLINSKI SUR SA RÉCENTE MISSION DANS LE SOUF, POUR Y ÉTUDIER LE DIALECTE BERBÈRE DE R'ADAMÈS.

Mon savant maître et ami, M. René Basset, m'avait souvent exprimé le regret de n'avoir pu rencontrer dans ses tournées de linguistique en Algérie un indigène parlant le dialecte berbère de R'adamès, et me signalait l'intérêt qu'il y aurait à compléter les travaux très imparfaits de Gräberg de Hemsö et de Richardson sur ce dialecte qui, d'après les données élémentaires recueillies, paraissait offrir de curieuses particularités phonétiques.

J'avais vainement cherché à Constantine et dans le département un informateur, lorsque, en 1900, j'appris par un de mes élèves, originaire du Souf, qu'un négociant de R'adamès, Mohammed ben Otsman El R'adamsi, venait assez régulièrement passer plusieurs mois à El Oued pour y faire du commerce.

J'eus alors l'idée de profiter de mes excellentes relations avec Si Mohammed El Arousi, chef de la zaouia tidjania de Guemar, localité située à 18 kilomètres d'El Oued, pour tenter d'obtenir par correspondance quelques données nouvelles sur le dialecte parlé à R'adamès.

J'écrivis dans ce sens à ce personnage religieux qui jouit dans le Souf d'une immense influence, en lui envoyant un questionnaire accompagné d'un vocabulaire arabe à traduire en berbère. Je lui donnai des instructions très précises sur le mode de transcription des mots berbères en caractères

arabes et j'ajoutai que je recevrais avec reconnaissance tous les renseignements qu'il voudrait bien me faire parvenir sur le dialecte qui m'intéressait.

J'avoue sincèrement que, malgré toute l'intelligence et la complaisance de mon correspondant, je ne comptais obtenir que de médiocres résultats par ce système d'informations à distance.

Quelques mois après, je recevais, faites avec le plus grand soin, les réponses à mon questionnaire, la traduction berbère de mon vocabulaire arabe et un certain nombre de textes fournis par Mohammed ben Otsman El R'adamsi.

En comparant ces renseignements avec ceux que nous possédons sur le dialecte de R'adamès, je pus me rendre compte de la valeur réelle du travail que m'avait fourni Si Mohammed El Arousi.

J'avais dès lors les éléments d'une étude sérieuse. Cependant en revenant plus tard sur quelques points de détail, je conçus des doutes sur la valeur phonétique de certains mots parfois transcrits d'une manière différente et je restai persuadé qu'il m'était indispensable d'entendre moi-même mes informateurs pour être fixé définitivement.

Sur le conseil de M. René Basset, je me décidai à solliciter de M. le Gouverneur général de l'Algérie une mission, à l'effet d'aller à El Oued étudier le dialecte de R'adamès, auprès d'indigènes originaires de cette oasis, habitant la région du Souf. Cette mission me fut accordée dans la deuxième quinzaine du mois de mars dernier.

En raison de mes occupations professionnelles, je ne pouvais songer à m'absenter plus de trois semaines, en profitant des vacances de Pâques pour effectuer ce voyage dans l'Extrême-Sud.

Parti de Constantine le 29 mars, j'arrivai le soir même à Biskra et, dès le lendemain matin, je prenais la voiture qui conduit en deux jours les voyageurs à Touggourt en passant par Sâda, caravansérail situé sur la rive droite de l'oued Djedi, Chegga, petite oasis arrosée par des puits artésiens,

Kaf-Eddour, poste optique qui domine le Chott, Ourir, oasis créée par les soins de M. l'Ingénieur Rolland, Mr'aier, Sidi Khelil, Our'lana, Djamà, Sidi-Amrane et Moggar, oasis superbes mais malsaines. A partir de ce dernier relais, on voit de tous côtés des groupes considérables d'oasis, El-Arihira, R'amra, Sidi Sliman, Sidi Rached, les deux Meggarin, etc. On aperçoit enfin l'immense ligne sombre formée par les palmeraies de Touggourt.

Je reçois dans la capitale de l'Oued Rir' une brillante et cordiale hospitalité. Les officiers des affaires indigènes m'ont réservé une excellente pièce à double voûte dans le superbe bordj, construit par M. Pujat, aujourd'hui lieutenant-colonel dans un régiment de France, qui a laissé dans l'Oued Rir' et au Souf, comme chef de bureau arabe et commandant supérieur, d'ineffaçables souvenirs.

N'ayant trouvé à Touggourt que quelques nègres ayant fait un court séjour à R'adamès et ne connaissant pas le berbère de cette oasis, je partais dès le lendemain, à cheval, à destination d'El Oued que je devais atteindre le deuxième jour, après avoir passé par les bordjs de Mguilta, Mouiet Ferdjan, Moui-el-Qaid et Ourmes.

La chaleur déjà intense rend fort pénible la marche à travers les dunes qui couvrent presque entièrement la région, entre Touggourt et El Oued. Le chemin à suivre n'est indiqué que par les traces laissées dans le sable par les pieds des bêtes de somme; la direction générale est marquée par d'énormes pyramides (*guemiras*), construites en plâtre du pays par les soins de l'autorité militaire au sommet des dunes les plus élevées, et aussi par les poteaux de la ligne télégraphique qu'on voit souvent se dresser à perte de vue, comme une immense rangée de soldats sous les armes.

A partir de Moui el Qaid et surtout d'Ourmes, premier village du Souf dans cette direction, le paysage, dans son aspect sauvage, est vraiment saisissant. Les dunes sont de véritables montagnes, coupées par des cols et des ravins.

Toute végétation a disparu et cette immense terre tourmentée n'est tachée que par quelques touffes vertes de *lebbin*, plante laiteuse que les chameaux ne mangent pas. On ne rencontre que quelques rares groupes d'Arabes; ils viennent ramasser sur la piste laissée par les caravanes la fiente de chameau (*djella*) qui se vend comme engrais sur les marchés du Souf jusqu'à quatre et cinq francs la charge.

Après avoir franchi les hautes dunes qui semblent former de ce côté la ceinture du bassin du Souf, on débouche enfin dans une large vallée sablonneuse et, quelques instants après, on passe auprès d'une des villes du Souf, Kouinine, qu'on laisse à gauche. Encore quelques dunes, moins imposantes que les dernières, et l'on arrive à El Oued, capitale du Souf, qui domine la vallée avec son haut minaret, les milliers de petits dômes de plâtre qui forment les toitures de ses maisons et lui donnent l'aspect d'une immense ruche et le groupe imposant de ses bâtiments militaires.

On cherche en vain à l'horizon la masse compacte des palmiers qu'on trouve partout autour des centres sahariens. L'oasis d'un seul tenant n'existe pas. Les palmeraies, en groupes isolés, ont été créées dans le sable creusé parfois jusqu'à trente ou quarante mètres de profondeur, à proximité de la nappe d'eau. On ne voit au loin que les têtes sombres des dattiers apparaissant comme des taches clairsemées au milieu de la masse jaune des dunes.

Dès le lendemain de mon arrivée, M. le capitaine Bussy, chef de l'annexe, qui m'avait offert une large hospitalité, mettait à ma disposition plusieurs indigènes ayant habité R'adames et connaissant le dialecte parlé dans cette oasis. Mon premier correspondant, Si Mohammed ben Otsman, était malheureusement reparti pour R'adames où il était allé passer la saison chaude.

Mon programme consistait :

1° A vérifier par audition directe les premiers renseignements recueillis antérieurement par correspondance;

2°. A compléter mes premières informations en recueillant de nouveaux éléments de nature à me fixer définitivement sur le vocabulaire, la phonétique et la morphologie du dialecte.

Pendant onze jours consécutifs, j'ai travaillé d'arrachepied avec mes informateurs indigènes qui n'étaient pas toujours d'un maniement facile. Mes meilleurs renseignements proviennent d'une femme serve des Touareg du Sud qui a passé plusieurs années au service de Mohammed Eddelou, négociant bien connu de R'adamès, cité dans les « Touareg du Nord » de Duveyrier.

Grâce au concours incessant que m'a prêté le qaïd des Achache, cette femme, assez réfractaire au début, m'a fourni un grand nombre de mots manquant à mon vocabulaire, ainsi que d'intéressants renseignements sur les mœurs de R'adamès. Elle m'a dicté plusieurs textes, contes populaires, fragments de dialogues, phrases variées, qui m'ont permis de fixer la morphologie et la phonétique du dialecte, autant qu'il est possible de le faire dans un laps de temps aussi court.

J'ai quitté El Oued le 16 avril, satisfait des résultats de ma mission. J'ai maintenant les matériaux nécessaires pour faire une étude suffisante du dialecte de R'adamès, encore si imparfaitement connu.

Entre temps, j'ai visité à Amich la zaouïa des Qadria, dirigée par Si El Hachemi, puis celle des Tidjanïa de Guemar, où mon ami, le marabout Si Mohammed El Arousi m'a fait le meilleur accueil.

J'ai profité de la présence à la zaouïa du moqaddem targui, Si Abd Ennebi ben R'ali, des lfor'as, pour noter quelques itinéraires sahariens ainsi que divers renseignements sur le dialecte des Azdjer et des Hoggar.

Ma dernière journée à El Oued a été consacrée à recueillir des chants populaires fort intéressants au point de vue des dialectes arabes locaux. J'en ai fait autant en repassant à Touggourt, à mon retour.

Les résultats de ma mission seront publiés avant la fin de l'année courante dans le *Bulletin de correspondance africaine* de l'École des lettres d'Alger.

Constantine, le 3 juillet 1903.

A. C. DE MOTYLINSKI.

LETTRE À M. LE RÉDACTEUR DU *JOURNAL ASIATIQUE* SUR
DE NOUVEAUX ÉVANGILES APOCRYPHES RELATIFS À LA
VIERGE.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Depuis trente-cinq ans que je fais partie de la Société asiatique, j'y ai assez peu écrit, très surmené par les importants ouvrages que j'avais entrepris. Je ne veux pourtant pas paraître me désintéresser de notre Société, au bénéfice d'autres sociétés ou d'autres publications étrangères. Ayant donc donné à une *l'Évangile des XII Apôtres*, à une autre *l'Évangile de saint Barthélemy*, à l'Institut un résumé sommaire des nouveaux manuscrits qui viennent compléter mon ancienne publication des apocryphes du Nouveau Testament, j'ai réservé pour le *Journal asiatique* la Notice d'un Évangile analogue au proto-évangile de saint Jacques ou à celui du pseudo saint Mathieu, ainsi que de quelques autres fragments également relatifs à la Vierge. Tandis que l'Évangile des XII Apôtres, celui de Barthélemy, dont on ne connaissait guère jusqu'ici que les citations fournies par les Pères des premiers siècles, ont le même cadre que les évangiles canoniques, comme d'ailleurs celui de saint Pierre, dont Bouriant a découvert un fragment, notre nouvel évangile de l'enfance et de la jeunesse de Marie a, je l'ai dit, un sujet semblable à celui d'apocryphes célèbres anciennement connus. Il semble s'inspirer de pareilles données, mais avec des renseignements nouveaux, même quand il met en scène la prophétesse Anne, fille de Phanuel, dont avait